48e ANNEE (5e série) N° 23 4 JUIN 1931

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

A propos d'un Cinquantenaire

Le berceau des Congrès eucharistiques

Le XIXe siècle est allé au Dieu de l'Eucharistie avec une ferveur que n'avaient pas connue les siècles précédents, et parmi tant d'œuvres admirables qui eurent alors pour but de glorifier l'adorable Sacrement de nos autels et de consoler dans sa solitude le Prisonnier volontaire de nos tabernacles, — adoration perpétuelle, adoration nocturne, adoration réparatrice, — aucune assurément ne fut plus grandiose, aucune n'eut plus de retentissement et de résultats aujourd'hui encore incalculables que celle des Congrès eucharistiques.

Et pourtant, l'œuvre des Congrès eucharistiques commença simplement, comme la plupart des œuvres divines ; elle se heurta à ses débuts à des difficultés assez sérieuses, et l'on tâtonna quelques années avant de trouver la formule qui devait obtenir par la suite des succès si triomphants.

Ce fut à une humble fille, demeurée longtemps dans une obscurité volontaire, Mlle Tamisier, du diocèse de Tours, que Dieu inspira l'idée de ces manifestations eucharistiques solennelles. Mlle Tamisier était une âme généreuse, entièrement dévouée au culte de Jésus-Hostie, et elle eut la rare faveur de voir sa piété et son zèle stimulés et orientés par des âmes d'élite. La Bienh. Mère Barat présida à son éducation ; elle connut M. Dupont, celui qui demeurera pour la postérité « le saint homme de Tours » ; enfin elle fut successivement la fille spirituelle et du Vén. Père Eymard, fondateur de la Société des Prêtres du Très Saint-Sacrement, et du Vén. P. Chevrier. Celui-ci, sachant à quelle riche nature il avait affaire, n'avait pas craint, pour permettre à Mlle Tamisier d'accomplir sûrement sa mission, de la conduire par les voies austères du sacrifice en l'abreuvant d'humiliations : « Vous n'entendez rien à la vie chrétienne, lui disait-il. Allez, vendez ce que vous avez... Arrêtez la première pauvresse que vous rencontrerez ; demandez-lui d'échanger vos vêtements pour les siens ; couvrez-vous de ses haillons et commencez à servir Notre-Seigneur... Vous n'êtes qu'une mendiante, la mendiante du Saint-Sacrement. Votre vocation c'est de courir les chemins... Tout ce que vous ferez sera défait... C'est Dieu qui fait les œuvres ; ce n'est pas nous... Vous avez un esprit trop naturel, une ardeur trop naturelle. Il faut que Dieu prenne sa hache pour couper et trancher là-dedans... Soyez le pain de Notre-Seigneur. Voyez quelle préparation subit le pain ordinaire : on sème le grain, il meurt en terre, il croît, puis il est coupé par la faulx du moissonneur, puis criblé, pétri, mis au feu, mangé. Vous n'êtes encore qu'au moulin. Vous en verrez bien d'autres [1]. »

Sans se laisser décourager par ces prophétiques paroles, Mlle Tamisier alla voir, sur les conseils du P. Chevrier, Mgr Richard, alors évêque de Belley. En vue de son audience, elle avait rédigé un mémoire assez bref où elle exposait sans doute de quelle manière elle concevait la glorification publique de la T. S. Eucharistie. Le pieux Evêque prit ces notes, les lut et les relut, puis souriant malicieusement, il les déchira : « On ne fait point de plan, mon enfant, avec le Bon Dieu, lui dit-il. On suit la marche de sa Providence. Dieu fait son plan lui-même ! »

Et ce disant, Mgr Richard lui remit une lettre pour l'archevêque d'Avignon. La chapelle des Pénitents gris lui semblait le berceau tout indiqué pour les pèlerinages eucharistiques auxquels songeait uniquement à ce moment-là Mlle Tamisier. Le premier de ces pèlerinages eut donc lieu à Avignon en 1874, et l'écho en parvint jusqu'à Lille.

Là vivait un grand industriel dont l'activité inlassable s'exerçait sur les terrains les plus variés, M. Philibert Vrau (1829-1905). Son esprit d'entreprise et de décision, son génie des affaires, son sens de l'organisation lui avaient permis de faire de son usine (fabrication de fil de lin) l'une des meilleures de la région ; patron chrétien dans toute la force du terme et digne émule de Léon Harmel, il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer le sort matériel et moral de ses ouvriers ; enfin, dans sa ville et dans sa région, il était la cheville ouvrière de toutes les œuvres. Guidé par son sens du réel, il savait les organiser fortement, et surtout les servir avec un dévouement sans limites et une inépuisable charité. L'Université catholique, projetée à Lille, allait bientôt trouver en lui, et en son beau-frère et associé M. Camille Féron-Vrau, son principal appui.

M. Philibert Vrau avait fait du culte de Notre-Seigneur dans la T. S. Eucharistie le centre de sa

[1] Voir *Ami du Clergé*, 1910, p. 868-69 : Jean Vaudon, *L'Œuvre des Congrès eucharistiques, Ses origines*.

vie spirituelle et l'objet de sa principale dévotion. Dès 1857 il avait introduit à Lille l'Adoration nocturne, et, grâce à son active propagande, cette œuvre avait pris un admirable essor dans les villes et dans les campagnes de cette agglomération de près de trois millions d'âmes que constituaient alors les diocèses de Cambrai et d'Arras. Quand il sut le succès remporté à Avignon par le premier pèlerinage eucharistique, il demanda au Congrès annuel des Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais que le second pèlerinage eucharistique ait lieu à Douai, en 1875, pour y célébrer l'hostie miraculeuse de 1254. Son vœu fut agréé, et les fêtes du 17 mai par leur éclat, par l'affluence des pèlerins, dépassèrent les espérances les plus légitimes. Plus de cent mille personnes accoururent de toutes parts : quatre à cinq mille hommes constituèrent au Saint-Sacrement une garde d'honneur ; de nombreux Belges se rencontrèrent avec les Français dans les élans d'une même piété et d'un même zèle, et déjà une réunion d'études fut adjointe aux cérémonies religieuses, pour faire connaître aux pèlerins les œuvres eucharistiques de la France et celles de la province ecclésiastique de Cambrai. Ce n'était pas encore un véritable Congrès, mais on s'engageait peu à peu sur la voie qui devait y conduire. On s'y engageait à Douai, le fait est à retenir, et on s'y engageait avec le concours empressé de nombreux évêques, secondé par l'initiative zélée, mais toujours discrète, de Philibert Vrau.

La série des pèlerinages eucharistiques si bien inaugurée se poursuivit ainsi à travers la France, en Anjou, en Vendée, en Franche Comté, à Paris, par une série de manifestations locales ou générales.

L'idée des Congrès eucharistiques était donc bien lancée et, pour la réaliser, M[lle] Tamisier ne cessait de multiplier avec une pieuse obstination ses incessantes démarches. Elle avait d'ailleurs, pour l'aider à réaliser sa mission, l'appui formel du pieux évêque de Genève, Mgr Mermillod : « On ne peut rien aujourd'hui, lui avait-il dit, dans le monde de la science, du commerce, du travail, de l'industrie, de l'économie politique et sociale, que par les Congrès. Pour réveiller les masses, pour les rapprocher de Jésus Christ et les sauver, il faut des Congrès de l'Eucharistie [1]. »

De la part de son directeur, le P. Chevrier, M[lle] Tamisier avait mieux qu'un appui ; elle recevait des ordres absolument catégoriques : « Allez, mendiante du Saint-Sacrement, soyez le député du Bon Dieu pour courir les grands chemins et répandre le culte du Dieu du tabernacle. »

Elle s'en alla donc de ville en ville consulter les apôtres et les hommes d'œuvres de ce temps. En 1879, elle sollicita le concours de Mgr de Ségur ; elle aurait voulu le voir faire sien son projet et en promouvoir lui-même la réalisation ; mais le vénérable aveugle, affaibli, presque mourant, ne put que l'assurer d'une sympathie aussi effective que possible et de ses prières. Lui aussi était un fervent de l'Eucharistie. N'écrivait-il pas le 20 août 1880 à M[lle] Tamisier : « Il me semble que si j'étais pape, le zèle de l'Eucharistie et la communion, non seulement fréquente mais quotidienne, serait l'objet dominant de tout mon pontificat ! » Mais craignant, et hélas ! trop justement de se voir bientôt réduit à l'impuissance (il devait être rappelé à Dieu le 9 juin 1881), Mgr de Ségur adressa M[lle] Tamisier à M. de Benque, homme remarquable tout à la fois par la piété profonde et l'esprit pratique, et il promit de donner à l'occasion ses conseils et son appui. M. de Benque avait déjà mis sur pied, à Paris, un comité provisoire des Congrès eucharistiques et, d'accord avec le cardinal Deschamps, archevêque de Malines, ce comité devait organiser en Belgique un premier Congrès international. Seulement, on était en 1880 et la Belgique, menacée d'une crise très grave, pouvait difficilement songer à pareille manifestation ; quant à la France, elle venait d'entrer dans une douloureuse période d'anticléricalisme. Que faire? M[lle] Tamisier était revenue de Belgique assez déçue : fallait-il abandonner le projet et s'avouer vaincue, sans même avoir livré une véritable bataille?

Le Comité provisoire ne le pensa pas, les heures difficiles sont d'ordinaire les heures de Dieu, et M. Philibert Vrau va être, une seconde fois, pour le rayonnement de la Sainte Eucharistie, l'instrument de la Providence. Les membres du Comité étaient de plus en plus perplexes devant les obstacles accumulés sous leurs pas, quand, au sortir d'une entrevue chez Mgr de Ségur, M. de Benque, qui connaissait Lille et ses immenses ressources, suggéra soudain d'y faire appel. Il s'en vint conférer avec M. Philibert Vrau. L'on était au mois d'avril et le Congrès devait se réunir en juin : « Eh bien ! répondit M. Ph. Vrau, si vous désirez faire le Congrès chez nous, nous vous aiderons de notre mieux. » L'autorité épiscopale, en la personne de Mgr Monnier, évêque de Lydda, donna son approbation et ne ménagea pas ses plus vifs encouragements aux organisateurs.

L'œuvre des Congrès eucharistiques était née et elle avait trouvé à Lille son berceau.

* *

Il fallait vraiment un zèle et une piété unis à un génie d'organisation peu commun, pour tenter de préparer en deux mois une semblable manifestation que l'on voulait internationale ; les réunions étaient fixées du 27 au 30 juin 1881, sous la présidence de Mgr Monnier, auxiliaire de Cambrai.

Dès le 20 avril fut lancée une circulaire annonçant le prochain Congrès. Le 16 mai, se trouvant à Rome avec les pèlerins français, M. Ph. Vrau manifestait le désir qu'avaient les catholiques de France de répondre à la poussée d'anticlérica-

[1] Mgr Mermillod reprendra cette pensée et la développera, le 9 sept. 1885, au Congrès de Fribourg dans son allocution sur « l'Eucharistie foyer de vie » ; cf. Bouquerel, *Discours eucharistiques*, I[re] Série, p. 213-14.

lisme qui en 1880 faisait supprimer les processions de la Fête-Dieu dans la plupart de nos villes, par l'institution des Congrès eucharistiques : « C'est au moment où les nations catholiques sont le plus troublées, lisait-on dans l'adresse remise au Pape au nom du Comité préparatoire, qu'il convient de recourir avec plus d'instances à Celui qui daigne demeurer au milieu de nous et en qui seul on peut trouver le salut. Ils (les promoteurs du Congrès) pensent, de plus, qu'au moment où l'on tend à chasser Dieu des sociétés et des institutions, rien n'est plus opportun que de multiplier les témoignages de foi et d'amour qui rappellent aux populations chrétiennes la divine royauté de Celui qui est le Maître des sociétés comme des individus. » Léon XIII ne se contenta pas de répondre par un simple mot d'encouragement, comme on l'avait espéré ; il adressa aux promoteurs un véritable Bref, dans lequel il loua l'œuvre, l'encouragea et la recommanda vivement. De plus, pour bien montrer toute l'importance qu'il attachait à ce premier Congrès, il voulut qu'un prêtre de Rome, le chanoine Ruggieri, fût son délégué à Lille pour transmettre aux congressistes ses félicitations et ses vœux.

Quinze jours avant la date annoncée pour la réunion de ces premières assises eucharistiques, le 16 juin 1881, fut promulguée chez nous la loi proposée par Jules Ferry sur la laïcité, la gratuité et l'obligation de l'enseignement primaire. De ce chef, le but du Congrès et le sujet doctrinal qui y devait être exposé, donnaient à la manifestation religieuse projetée un sens d'actualité profondément émouvant, et Mgr Baunard, dont la plume trembla d'émotion au récit de cette page de notre histoire religieuse, y trouva quelque ressemblance avec la scène du Jeudi-Saint. La petite chapelle de la Maison de famille Albert-le-Grand lui apparut comme un nouveau Cénacle : « En voyant ces grands chrétiens rangés autour de l'autel où rayonnait l'Hostie Sainte,... je me représentai le Cénacle au moment où les douze Apôtres de Jésus se penchaient vers lui dans la tendresse et dans l'angoisse, parce que c'était l'heure de la puissance des ténèbres et que le Fils de l'Homme allait être livré aux méchants. »

Béni par Léon XIII, accueilli avec un grand empressement par Mgr Duquesnay, qui venait de succéder au cardinal Regnier sur le siège archiépiscopal de Cambrai, préparé par M. Philibert Vrau que secondèrent le baron des Rotours, le comte de Caulaincourt, MM. Camille Féron-Vrau, Champeaux, Beaudelle et surtout le théologien éminent qu'était le chanoine Jules Didiot, professeur et premier doyen de la Faculté de Théologie de l'Université catholique naissante, le premier Congrès eucharistique international remporta un succès inespéré.

Les adhérents étaient arrivés plus nombreux qu'ils ne s'étaient annoncés. On en avait prévu une centaine ; ils furent plus de 360. Ils vinrent d'un peu partout : de France, sans doute, mais aussi de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse et d'Espagne, certains même de l'Amérique ; treize pays furent représentés.

L'Université catholique donna l'hospitalité au Congrès dans la première des maisons de famille que M. Vrau avait fait construire pour y recevoir les étudiants. Elle était placée sous le patronage d'Albert-le-Grand, le maître du chantre et du docteur par excellence de la T. S. Eucharistie, S. Thomas d'Aquin. Une plaque avec inscription fut placée il y a 23 ans dans la petite chapelle où se succédèrent durant deux jours au pied du Saint-Sacrement les zélés adorateurs, et elle rappelle aux générations actuelles ce glorieux souvenir.

L'assemblée s'ouvrit sous la présidence de Mgr Monnier, auxiliaire de Cambrai et chancelier de l'Université, et les journées du Congrès se partagèrent entre le travail et la prière. En des réunions de commissions qui se tinrent au cours des 28 et 29 juin, les congressistes étudièrent plusieurs questions relatives au culte eucharistique ; des monographies précises décrivirent les œuvres existant dans les différents pays qui se trouvaient représentés ; la Hongrie, qui n'avait pu députer de délégué, avait tenu à être présente par un rapport. On parla ainsi tour à tour de l'adoration perpétuelle de jour et de nuit, des messes et des communions réparatrices, des messes d'hommes, des chants eucharistiques, de la première communion des enfants. La laïcité de l'enseignement primaire, excluant désormais de l'école publique l'enseignement du catéchisme, attira tout particulièrement l'attention sur un rapport où l'abbé Baunard, alors jeune professeur à la Faculté de théologie, destiné à devenir un jour le Recteur de l'Université, dénonçait le mal de l'ignorance religieuse dans les classes populaires. Pour le combattre, pour porter la lumière dans ces âmes simples qui trop souvent ne devenaient ennemies de Dieu que parce qu'elles ne le connaissaient pas, le rapporteur proposait de faire appel au dévouement des femmes, des jeunes filles et des jeunes gens, et d'instituer l'œuvre des catéchistes volontaires. Son vœu fut adopté. Vingt ans plus tard, les catéchistes volontaires étaient en France environ trois mille, et les enfants catéchisés par eux dépassaient largement le nombre de 25.000.

Le soir des 28 et 29 juin eurent lieu de grandes réunions générales, auxquelles vinrent de nombreux fidèles, avides d'entendre parler de la Sainte Eucharistie. M. de Belcastel, ancien sénateur, célébra magnifiquement, le 28 juin, la royauté sociale de Jésus-Christ et la fit acclamer par la foule, dont les applaudissements à plusieurs reprises manifestèrent l'enthousiasme. Quarante-six ans plus tard, Pie XI devait faire écho au vœu du premier Congrès eucharistique international en instituant la fête du Christ-Roi. Le lendemain 29, M. l'abbé Joseph Lemann poursuivit le développement du même thème en exigeant le rétablisse-

ment des droits de N.-S. Jésus-Christ. Le 30 juin, le P. Verbeke, S. J., montra le moyen d'y parvenir en précisant les devoirs de l'individu, de la famille et de la société envers Jésus-Christ, et le même jour l'évêque d'Arras, Mgr Lequette, donna la vie de Jésus-Christ au tabernacle comme un exemple de piété envers Dieu, de dévouement envers le prochain, d'abnégation de soi-même par l'humilité [1].

Mais en ce premier Congrès on pria surtout et beaucoup. Chaque jour commençait par le saint sacrifice de la messe que célébrait Mgr Monnier ; d'heure en heure, comme le prescrivait l'horaire du Congrès, les adorateurs se succédaient dans la petite chapelle d'Albert-le-Grand. La troisième et dernière journée 30 juin, fut consacrée exclusivement à rendre au Dieu de l'Eucharistie un hommage d'adoration, de louange, d'amour et de réparation. Cette fois, la foule de plus en plus dense des congressistes dut se rendre, pour l'adoration nocturne qui devait préparer la journée de clôture, dans l'église paroissiale du Sacré-Cœur, et la procession finale se déroula en l'église Saint-Maurice, la plus vaste de la ville. Ce fut dans les cinq nefs de cet immense vaisseau que se donnèrent rendez-vous tous ceux qui constituaient l'élite catholique de la région : membres des confréries du Saint-Sacrement des diverses paroisses, jeunes gens des patronages et des cercles catholiques, professeurs de l'Université, etc., etc. Près de quatre mille hommes firent cortège au Divin Roi au chant du *Lauda Sion*.

Pour la première fois les congressistes de France et de l'étranger avaient pris contact avec les catholiques du Nord ; ils partaient enthousiasmés par le succès obtenu dès ce premier Congrès. A Rome, on ne fut pas moins satisfait. Léon XIII répondit au rapport que lui adressa le Bureau central de Lille : « Chers Fils, poussez activement votre œuvre ; recrutez sans cesse de nouveaux adhérents ; propagez l'institution à laquelle vous vous dévouez ; efforcez-vous d'exciter en tous ce feu céleste de l'amour que le Christ est venu apporter sur la terre et qu'il a voulu surtout allumer par le sacrement de l'Eucharistie. » Ces chaleureuses exhortations devinrent des ordres pour les promoteurs de l'œuvre. On décida alors la célébration périodique des Congrès : trente Congrès internationaux ont déjà eu lieu, auxquels depuis 1908 se sont joints des Congrès nationaux. L'Hostie triomphante a successivement été acclamée en France, en Belgique, en Suisse ; elle a gagné l'Orient ; par l'Alsace et l'Italie, elle a touché l'Allemagne, l'Angletere, l'Espagne, l'Autriche, la Hollande. Elle s'est étendue jusqu'à Jérusalem, Chicago, Sydney, Carthage [2].

Chacun de ces Congrès, par le milieu ethnique dans lequel il s'est déroulé, par la date à laquelle il a eu lieu, par les circonstances historiques ou les problèmes religieux et sociaux du moment, a revêtu une physionomie particulière, a eu une signification spéciale souvent très caractéristique. A Londres, par exemple, en 1908, les catholiques ont affirmé heureusement et puissamment leur unité en face de l'émiettement des sectes protestantes ; à Amsterdam, en 1924, ils ont esquissé un geste symbolique de réconciliation avec les adversaires de la veille ; à Chicago, en 1926, ils ont organisé la première entrée triomphale du Christ dans une Cité des Etats-Unis dont le développement et la prospérité matérielle tint à certaines heures du prodige ; à Sydney, en 1928, ils ont montré à l'Océanie, et à Carthage, en 1930, ils ont montré au monde musulman tout ce que pouvait entreprendre et réaliser la piété catholique.

C'est dire assez combien est incalculable le résultat de ces triomphes eucharistiques. Certes, le but poursuivi est avant tout, maintenant, comme en 1881, de stimuler la piété eucharistique et toutes les œuvres susceptibles de la promouvoir ou de la développer. Mais l'influence qu'ont ces triomphes sur les indifférents ou sur les incroyants ne saurait être négligée. Les chiffres ont leur éloquence et leur effet est irrésistible. Quand on voit des milliers d'hommes défiler pour affirmer leurs convictions, cela impose le respect et attire à tout le moins l'attention même des plus indifférents sur une doctrine religieuse susceptible de rallier tant de suffrages et de mobiliser tant d'énergies.

A ce point de vue Chicago fut une véritable apothéose. « Jamais roi de la terre, jamais empereur romain ne reçut de pareils honneurs, » dit à bon droit, au soir du Congrès, le cardinal Mundelein, l'archevêque de la puissante cité. La Messe des Anges fut chantée par 62.000 enfants ; la veillée dans le Stadium réunit 250.000 hommes ; 572 trains amenèrent 463.000 personnes. Douze cardinaux, 257 archevêques ou évêques, 1 800 à 2 000 prêtres (à Carthage, en 1930, il y eut 5.000 prêtres ou séminaristes) escortèrent la Divine Hostie, suivie d'une foule innombrable où se mêlaient des Européens de tous noms et de toutes langues, des Américains du Nord et du Sud, des Australiens et des Néo-Zélandais, des Peaux-Rouges à la tête emplumée, des Esquimaux vêtus de peaux de bêtes et des Hindoux aux turbans blancs. La foule des assistants et des spectateurs, le jour de la clôture, fut évaluée à plus de 900.000 personnes.

[1] Tous ces discours se trouvent dans Bouquerel, *Discours eucharistiques*, I^re Série, Paris, Lethielleux, p. 1-61.

[2] Voici les étapes franchies au cours de ces cinquante années : Lille, 1881 ; Avignon, 1882 ; Liège, 1883 ; Fribourg, 1885 ; Toulouse, 1886 ; Paris, 1888 ; Anvers, 1890 ; Jérusalem, 1893 ; Reims, 1894 ; Paray-le-Monial, 1897 ; Bruxelles, 1898 ; Lourdes, 1899 ; Angers, 1901 ; Namur, 1902 ; Angoulême, 1904 ; Rome, 1905 ; Tournai, 1906 ; Metz, 1907 ; Londres, 1908 ; Cologne, 1909 ; Montréal, 1910 ; Madrid, 1911 ; Vienne, 1912 ; Malte, 1913 ; Lourdes, 1914 ; Rome, 1922 ; Amsterdam, 1924 ; Chicago, 1926 ; Sydney, 1928 ; Carthage, 1930. Le prochain Congrès aura lieu à Dublin en 1932.

Des *Congrès nationaux* se sont tenus en France : à Faverney, 1908 ; Ars, 1911 ; Paray-le Monial, 1921 ; Paris, 1923 ; Rennes, 1925 ; Lyon, 1927 ; Bayonne, 1929. Celui de Lille sera le VIII^e, 1-5 juillet 1931.

* *

La ville de Lille a quelque droit d'être fière d'avoir été cette terre féconde où fut jetée la petite semence. Le grain de sénevé que fut, selon le mot de Pie XI, le Congrès de 1881 est devenu un grand arbre qui a projeté son ombre bienfaisante sur tout l'univers. Il convient donc de commémorer solennellement le cinquantenaire des Congrès eucharistiques là même où ils ont pris naissance. Mais, de ce fait, le Congrès eucharistique de 1931, bien que national, revêt une importance et acquiert une signification qui lui fait dépasser de beaucoup les limites d'une nation ; c'est tout l'univers catholique qui doit élever les mains vers le ciel dans un geste de reconnaissance pour un hommage d'adoration de jour en jour mieux compris. Aussi bien S. S. Pie XI a-t-elle voulu être présente à ce jubilé : elle vient de désigner pour Légat l'aimable et apostolique évêque de Lille, S. E. le cardinal Liénart.

La majorité des membres du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux seront à Lille avec leur vénéré président, Mgr Heylen, évêque de Namur. Plusieurs cardinaux de France ou de l'Etranger (en particulier Belgique et Pologne), plus de soixante-dix archevêques ou évêques, des délégations de divers points de la France et de toutes les parties du monde catholique et plus de cent mille hommes des Flandres et de la Belgique feront le 5 juillet, sous la présidence du cardinal légat, une escorte royale au Dieu de l'Eucharistie sur le grand boulevard de Lille-Roubaix-Tourcoing que ses vastes dimensions, 80 mètres de large, prédestinaient à devenir la voie sacrée des Congrès eucharistiques internationaux. Le jeudi précédent, 2 juillet, les membres de la Croisade eucharistique, au nombre d'au moins 50.000, rendront solennellement leurs hommages à Jésus Hostie. Au cours des séances de travail et dans les sermons, les sujets traités rejoindront le thème abordé en 1881 et consacré par l'institution de la fête du Christ-Roi. Pour bien établir comment se réalise par l'Eucharistie la royauté du Christ, on montrera successivement que l'Eucharistie glorifie le Père, qu'elle est un principe d'union et de paix et un principe d'apostolat.

Puisse le Congrès jubilaire de 1931, préparé sous les auspices d'un jeune Cardinal, d'esprit et d'accueil si salésiens, toujours souriant et admirablement maître de soi au milieu des difficultés d'un apostolat souvent difficile, comme il le fut autrefois sur les champs de bataille de la Grande Guerre, être, comme l'humble Congrès de 1881, pour le Dieu de l'Eucharistie le prélude de nouveaux triomphes et de conquêtes plus étendues et mieux affermies.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Un prêtre alsacien historien

Le 29 janvier 1930 mourait à Munich, dans la maison des Sœurs de Niederbronn, où depuis 45 ans il exerçait l'humble fonction d'aumônier, un prêtre alsacien de qui l'on peut dire, sans tomber dans l'exagération, qu'il a contribué pour une très grande part au redressement de la conception historique de la grande révolution religieuse du XVIe siècle. Son neveu, M. le chanoine Lucien Pfleger, professeur au collège St-Etienne de Strasbourg, lui-même historien de valeur, vient de publier la biographie de ce prêtre aussi savant que modeste [1].

* *

Né le 6 décembre 1853 à Krautergersheim, gros village du Bas-Rhin (ainsi nommé à cause de la quantité et de la qualité des choux qu'il produit), Nicolas Paulus commença ses humanités au collège d'Obernai pour les terminer au collège St-Etienne de Strasbourg. Ordonné prêtre le 4 août 1878, après quatre années d'études théologiques au Grand Séminaire de Strasbourg, il fut nommé vicaire à Molsheim. Il y resta 5 ans. Une tenace laryngite l'obligea à demander un congé en 1883. Voyant que la maladie l'éloignait pour longtemps, sinon pour toujours, du ministère paroissial, il accepta, en octobre 1885, le poste d'aumônier que lui offrait à Munich le chanoine Simonis, l'organisateur de la Congrégation des Sœurs de Niederbronn. Cette situation nouvelle devait l'orienter vers les études historiques.

Le renouveau des études historiques en Allemagne au début du XIXe siècle avait provoqué la publication d'études sérieuses sur la vie et la doctrine des Réformateurs du XVIe siècle. Les écrits de ceux-ci avaient été publiés avec cette acribie dont la philologie allemande est justement fière. Toutefois la riposte catholique avait été négligée : les apologistes contemporains de la Réforme n'étaient guère connus que par ce que les Réformateurs eux-mêmes en avaient dit ; leurs œuvres étaient depuis plusieurs siècles enfouies dans la poussière des bibliothèques. On s'imaginait même naïvement que les Réformateurs avaient été les hérauts ou du moins les précurseurs de ce qu'on est convenu d'appeler les libertés modernes. On ne se posait pas la question des rapports des Réformateurs avec le moyen âge, tellement on était persuadé, dans les milieux protestants, que la Réforme n'avait été qu'un retour pur et simple au christianisme primitif.

Le premier de tous, l'historien protestant J. F. Bœhmer, bibliothécaire à Francfort-sur-le-Mein,

[1] Nikolaus Paulus, *Ein Priester- und Gelehrtenleben (1853-1930).* — In-8 de 302 p., 25 f. — Guebwiller (1931), Editions *Alsatia.*

eut le mérite de saisir l'importance de ces problèmes et de reconnaître que les historiens catholiques étaient particulièrement qualifiés pour en donner la solution. C'est lui qui encouragea Jean Janssen à les étudier.

Lorsque Paulus arriva à Munich, Janssen était à l'apogée de sa renommée et avait fait école. Passionné pour l'histoire, ayant à sa portée la bibliothèque royale de Munich, — la plus riche d'Allemagne pour ce qui concerne la Réforme, — le modeste aumônier résolut de profiter de ses loisirs pour fournir sa contribution à la solution des problèmes mis en évidence par Bœhmer et Janssen, et cette contribution fut si abondante et si importante que Pastor, l'historien des Papes, n'a pas hésité à déclarer qu'après Döllinger, nul n'avait su, autant que Nicolas Paulus, utiliser les trésors de la bibliothèque de Munich.

En effet, durant les 45 années de son séjour à Munich, Paulus fit paraître plus de 400 études, tant dans des Revues comme la *Revue catholique d'Alsace* (articles en français), l'*Annuaire historique de la Société Görres*, les *Historisch = politische Blätter*, que dans le Supplément littéraire des grands quotidiens catholiques, tels que la *Germania* et la *Gazette populaire de Cologne*.

Les sujets de ces études sont très variés : monographies d'apologistes catholiques, adversaires de la Réforme ; critiques des griefs adressés par les protestants à l'Eglise catholique (négligence de l'Eglise pour l'instruction de la jeunesse, mésestime de la vie conjugale et du devoir professionnel) ; démonstrations que la liberté de conscience, au sens où l'entendent les auteurs modernes, était totalement inconnue aux Réformateurs. Il faut noter tout spécialement la mise au point relative au suicide de Luther, qui doit êre relégué parmi les légendes, et différentes contributions à l'histoire de la sorcellerie et des procès de sorcellerie. On consultera à cet égard la bibliographie très abondante publiée par le chanoine Pfléger.

* *

Très attaché à l'Eglise catholique, Paulus était heureux quand il pouvait démontrer que les attaques dirigées contre elle n'étaient pas fondées ; mais chez lui l'apologiste ne primait pas l'historien. Aussi ses études étaient-elles prisées de tous les critiques, tant protestants que catholiques. C'est pour répondre à un désir exprimé par un critique protestant dans le *Theologische Jahresbericht* de 1908, p. 596, qu'en 1910 Paulus réunit en volume ses études sur la sorcellerie et les procès de sorcellerie *(Hexenwahn und Hexenprozesse*, Fribourg-en-B., 1910, in-8 de 283 p.).

Il publia aussi un certain nombre de monographies. L'une des plus importantes étudie l'activité des Dominicains allemands contre Luther et sa Réforme. D'autres font connaître des contemporains de Luther, comme Jean Hoffmeister, Jean Wild, prédicateur à Mayence, et Caspar Schatzgeyer, un des plus actifs adversaires de la réforme luthérienne dans l'Allemagne du Sud. Une des plus curieuses met en relief la figure de Barthelemi Arnoldi d'Usingen, qui, après avoir été l'un des professeurs de Luther, devint son adversaire.

Son livre sur Jean Tetzel, qui parut en 1899, est d'un intérêt plus général. Depuis plus de trois siècles, Tetzel était la bête noire des historiens protestants ; ils le chargeaient d'un nombre respectable de vices et l'accusaient d'avoir enseigné la vénalité des indulgences, reproche qui depuis longtemps s'est concrétisé dans le distique satirique :

Dès que l'argent tombe dans la sébile,
L'âme s'envole du purgatoire [1].

L'étude très fouillée de Paulus démontre que si l'on ne peut attribuer à Tetzel aucune vertu extraordinaire, on ne peut non plus lui imputer aucune aberration morale. Sa doctrine sur les indulgences est correcte, excepté pour ce qui regarde l'application aux âmes du Purgatoire. Tetzel a en effet réellement enseigné ce que lui reproche le distique satirique : d'après lui, le seul fait d'avoir acquitté l'aumône prescrite suffit pour que l'indulgence plénière soit intégralement appliquée à l'âme du purgatoire et la fasse entrer immédiatement au ciel. Mais Paulus démontre que Tetzel n'était pas seul à professer cette opinion, basée sur un système qui avait alors une certaine vogue : l'âme souffrante étant en état de grâce, la confession et la communion deviennent inutiles, et seule l'aumône serait requise. Cette étude sur Tetzel fut très remarquée. La *Frankfurte Zeitung*, journal judéo-démocrate, en donna un compte-rendu élogieux : « Les recherches historiques de N. Paulus, y lisait-on, font grand honneur à la science catholique » (8 octobre 1899). Th. Brieger, spécialiste protestant en matière d'indulgences, écrivit dans la *Theologische Litteratur Zeitung*, organe de Harnack : « Les études de N. Paulus sur l'histoire de la Réforme instruisent toujours, car partout il joint à son excellente méthode une riche connaissance des sources historiques et une vaste érudition... La réhabilitation de Tetzel qu'il vient de publier fera une grande impression, et je ne serais pas étonné que les critiques protestants lui donnent raison » (1900, n. 3 et 4).

L'historien protestant Steck fit grand éloge d'une petite brochure publiée à Francfort (1897), et dont voici le sujet : A Berne, le 31 mai 1509, quatre Pères Dominicains furent publiquement dégradés par un légat pontifical, livrés au bras séculier et brûlés, pour avoir simulé des miracles en abusant odieusement de la naïveté d'un novice du nom de Jetzer. Jusqu'ici les historiens étaient d'accord pour admettre la culpabilité des quatre Dominicains. Dans sa brochure *(Ein Justizmord an vier Dominikanern begangen. Aktenmässige Revision des Jetzerprozesses des Jahres 1509)*,

[1] Sobald das Geld in den Kasten klingt,
Die Seele aus dem Fegfeuer springt.

Paulus institue une critique serrée des témoignages contemporains et arrive à la conclusion que les dominicains étaient innocents et que les juges avaient été induits en erreur par le novice Jetzer. Cette brochure fit grande impression sur les historiens bernois. Après un examen attentif des actes du procès, conservés aux archives de Berne et que Paulus n'avait pas connus, Steck se rangea à la conclusion du prêtre catholique et déclara que Paulus avait la gloire de corriger une erreur judiciaire et historique vieille de quatre siècles [1].

* *

A la fin de sa vie, Paulus publia un vaste ouvrage de synthèse sur l'histoire des indulgences, en trois volumes [2], lesquels ont fait époque. Déjà, ainsi que l'a remarqué M. Le Bras dans la *Revue des Sciences religieuses* (1925, p. 535), Paulus, en de nombreux articles de revues, avait constitué le dossier de cette étude ; la synthèse en ces trois volumes forme le glorieux couronnement de sa carrière.

Il ne saurait être question de résumer ici cette œuvre : nous nous contenterons d'en fixer les idées maîtresses. Paulus est d'avis que l'antiquité chrétienne ne connaissait pas les indulgences. Il y avait bien à cette époque des remises, totale ou partielle, des pénitences canoniques infligées au pécheur repentant ; mais ces remises étaient toujours en connexion avec la réconciliation sacramentelle, individuelles et non pas générales, ni offertes en dehors du sacrement de pénitence à quiconque remplit certaines conditions, comme c'est le cas pour toute indulgence.

Le haut moyen âge était l'époque de la pénitence tarifée. C'est dans le « rachat, » c'est-à-dire dans la commutation des peines tarifées en satisfactions plus douces et plus accessibles à la masse des chrétiens, que Paulus voit l'origine des indulgences. L'auteur, certes, ne ferme pas les yeux sur les abus excessifs par lesquels certains prédicateurs d'indulgences scandalisèrent leurs contemporains, mais fort judicieusement il a démontré que l'indulgence fut un puissant facteur de civilisation [3].

La vaste synthèse de Paulus fut très bien accueillie par la critique. Le canoniste Hilling y vit une œuvre de tout premier ordre [4]. L'historien Gœllen, bien connu lui-même pour ses études sur les indulgences, constate que Paulus a dépassé tout ce qui avait été écrit sur ce sujet depuis Eusèbe Amort, et que son œuvre demeurera fondamentale pour les chercheurs [5]. Le critique minutieux qu'est M. Le Bras déclare que cette histoire des indulgences est la plus complète, la plus solide que l'on ait jamais publiée. Elle présente un intérêt de premier ordre non seulement pour l'histoire de la théologie et du droit canonique, mais pour l'histoire générale du moyen âge [1]. M. le chanoine Pfléger cite un grand nombre d'autres appréciations laudatives, émanant des catholiques [2].

Les protestants accueillent non moins favorablement l'œuvre de Paulus. Scheel, historien protestant de l'Université de Kiel, affirme que « quiconque veut s'instruire sur l'indulgence au moyen âge devra recourir à Paulus. » Il reconnaît que Paulus « a donné le coup de grâce à l'opinion jusqu'alors très répandue parmi les protestants, que l'indulgence remettait les péchés [3]. » Dans les *Theologische Blätter* de Iéna (IV, 1925, p. 299), Baucke admire « l'objectivité historique de l'œuvre de Paulus » ; il reconnaît en elle « la qualité distinctive de l'historiographie catholique, la connaissance approfondie des sources historiques du moyen âge, tant des imprimées que des inédites. » Pour Lewism, historien très critique, « l'importance du livre de Paulus est primordiale [4]. »

Les travaux de Paulus le mirent rapidement en relation avec les sommités de la science historique et théologique. C'est ainsi qu'il connut le cardinal Lépicier, le P. H. Grisar, S. J., qu'il assista très activement pour l'élaboration de son monumental travail sur Luther, le P. Denifle et bien d'autres qui sont signalés par M. Pfléger.

Vers 1895, la Faculté de Théologie d'Innsbrück avait décerné à Paulus le titre de docteur *honoris causa*. Pour devenir effective, cette décision devait obtenir l'approbation du ministre de l'instruction publique d'Autriche. Par crainte de passer pour clérical, celui-ci la refusa. Ce refus décida Paulus à présenter une thèse de doctorat à la Faculté de théologie de Munich : il conquit ainsi de haute lutte le bonnet de docteur que le ministre autrichien lui avait refusé. Ajoutons que l'évêque de Strasbourg reconnut ses mérites en le nommant chanoine honoraire, et le pape Léon XIII en lui octroyant la dignité de camérier secret.

* *

Le principal intérêt du livre du chanoine Pfléger consiste en ce qu'il nous fait connaître l'immense labeur qui permit à Mgr Paulus de redresser la conception même de l'histoire de la Réforme au XVIe siècle. Mais nous y trouvons aussi de précieux renseignements sur la vie des écoles et sur les études classiques en Alsace vers la fin du Second Empire et dans les débuts de la domination allemande. On y lit avec un égal intérêt l'accueil aimable que Paulus réserva à ses confrères alsaciens appelés à suivre les cours de l'Université de Munich entre 1890 et 1918, et comment il les aida de ses conseils dans leurs études et leurs recherches.

1 Steck. *Der Berner Jetzer prozess in neuer Behandlung nebst Mitteilungen aus den noch ungedruckten Akten*, Bern, 1902, p. 86.

2 *Geschichte des Ablasses im Mittelalter vom Ursprunge bis zur Mitte des XIV Jahrhunderts*, Paderborn, 1922 et 1923.

3 *Der Ablass im Mittelalter als Kulturfactor*, Cologne, 1920, 70 p.

4 *Archiv für Katholisches Kirchenrecht*, 1922, p. 166.

5 *Litterarischer Handweiser*, 1923, p. 3.

1 *Revue des Sciences religieuses*, 1925, p. 525.

2 *Op. cit.*, p. 217 et suiv.

3 *Historische Zeitschrift*, CXXI (1925), p. 90-94.

4 *Neues Archiv für älte deutsche Geschichtsforschung*, XLVI (1925), p. 323.

On apprécie l'affection dont il entoura les prêtres alsaciens que l'autorité militaire allemande obligea à séjourner à Munich pendant la dernière guerre. L'exposé des difficultés financières auxquelles se heurta la publication de l'*Histoire des indulgences* jette un jour très vif sur l'histoire économique de notre temps.

Même l'histoire politique trouve à glaner dans cette biographie. Aux premières élections du Reichstag allemand qui eurent lieu en Alsace-Lorraine au début de 1874, tous les députés étaient protestataires et l'un d'eux lut en séance une protestation contre l'annexion à l'Allemagne. Après cette lecture, l'évêque de Strasbourg, Mgr Rœss (qui cependant avait été élu sur un programme protestataire) monta à la tribune pour déclarer que lui et les catholiques n'entendaient pas mettre en question le traité de Francfort. Cette déclaration excita une grande émotion en Alsace et en France. Paulus, alors élève du Grand Séminaire de Strasbourg, la ressentit vivement ; il s'en ouvre dans une lettre du 21 février 1874, adressée à son beau-frère, instituteur public : « Vous savez sans doute de quelle honorable manière notre évêque a cru devoir se conduire à l'Assemblée de Berlin. A l'entendre, nous catholiques, nous serions à peu près consentants à nous laisser prussianiser !!! Aurait-on pu s'attendre à chose semblable de la part d'un homme comme lui ? Si la rumeur qui circule est fondée (d'aucuns le nient), le coup sera dur pour le clergé d'Alsace qui n'y peut rien. Dieu sait que les prêtres ne sont pas les amis des Prussiens... Si notre évêque continue à parler de la sorte, il peut compter sur une belle réception. Il est à craindre qu'il soit lapidé à son retour... Nous devons le respecter comme notre évêque ; mais comme représentant du peuple alsacien, si ce qu'on dit est vrai, il ne mérite que blâme de notre part... »

Mgr Paulus ne fut pas seulement un savant ; il fut un saint prêtre. Sa biographie nous livre de précieux détails sur sa vie intérieure ainsi que sur l'esprit profondément chrétien et sacerdotal qu'il manifesta durant sa maladie et aux approches de la mort. « Prêtre » et « savant, » le sous-titre de l'ouvrage du chanoine Pfléger résume exactement ce que fut son héros.

La formation sociale de l'Enfant

Nous nous sommes engagés à revenir sur une question qui nous était posée récemment (cf. couverture du 23 avril) et qui préoccupe à très juste titre nombre de nos lecteurs : Comment conduire la formation sociale de l'Enfant ? Sans prétendre la traiter à fond, nous voudrions, par quelques suggestions de méthode et références bibliographiques, venir en aide aux confrères qui ont à cœur de s'acquitter vraiment de leurs devoirs d'éducateurs chrétiens.

Qu'on nous permette d'attirer d'abord l'attention sur l'extrême complexité du problème que recouvre ce titre d'une concision insidieuse : formation sociale de l'Enfant. — Il s'agit de *formation* sociale, donc pas uniquement ni même principalement d'*instruction*. Et la distinction est d'importance. Peut-être ne serait-il pas malaisé de trouver des exemples vécus d'une instruction assez étendue en matière sociale sans beaucoup de dispositions pratiques correspondantes, ou inversement d'un sens social très délicat chez des personnes qui n'auraient jamais été à même d'étudier méthodiquement les principes de la morale sociale. — Il s'agit *de l'Enfant*, ou plus exactement des enfants, c'est-à-dire de tous ceux à qui ne s'ouvre pas encore le Cercle d'études, et qui peut-être n'y viendront jamais, à moins que cette formation sociale ne les y prépare en les sauvant de l'égoïsme où tant d'autres se sont enlisés. Que de catégories il faudrait faire, si l'on voulait épuiser la question ! Car enfants et adolescents ne peuvent pas être traités de la même manière, ni les garçons comme les filles, ni le petit citadin comme l'enfant de la campagne, ni l'élève de l'école primaire comme le jeune collégien. Ces chefs de division ne sont d'ailleurs que les plus apparents ; nos confrères les compléteront eux-mêmes en faisant appel à leur expérience. Et parce qu'ils se compénètrent, chaque sujet appartenant simultanément à plusieurs de ces groupes, on voit où nous serions entraînés si nous voulions les reprendre tous séparément. — Une dernière remarque nous est suggérée par Mme la comtesse J. de Pange dans une très judicieuse étude sur *les lectures de l'adolescence* [1]. L'auteur y déclare avoir en vue « des enfants normaux et des parents modèles. » Personne ne trouvera mauvais que nous fassions ici semblable supposition.

Et maintenant, comment concevoir le travail de formation sociale de l'Enfant ? La tâche nous semble être double : — reconnaître, d'abord, le but précis auquel doit tendre l'éducateur dans le cas concret où il se trouve, déterminer aussi exactement que possible la condition qui sera, selon toutes les vraisemblances, celle des enfants, leur rôle dans la société, la façon dont ils y pourront utilement *servir*, se dévouer, à leur rang, en honnêtes hommes et en chrétiens, et les difficultés qu'ils y rencontreront ; — puis, en tenant le plus grand compte de leurs dispositions actuelles, favorables ou défavorables, ordonner les moyens à la fin ainsi délimitée, et progresser méthodiquement vers cette fin.

Est-il utile de rappeler ce principe élémentaire de pédagogie que l'enfant n'est pas du tout un homme en miniature ? Il deviendra un homme, et c'est ce qui a pu parfois causer la méprise. Mais actuellement, l'Enfant est autre que l'Homme. Aussi ferait-on fausse route en proposant d'abord aux enfants un enseignement social même élé-

[1] *Correspondant*, 25 mars 1931.

mentaire. L'Enfant veut du concret, des faits, et il ne semble pas qu'on puisse commencer mieux sa formation sociale qu'en lui faisant connaître d'abord le monde où il est appelé à vivre, la société dans laquelle il faut que spontanément il s'insère : comment, homme, s'acquitterait-il d'obligations qu'il n'aurait pas librement acceptées ? Qu'on n'objecte pas qu'il connaît déjà la Société dans et par sa famille. Trop souvent (pour ne pas dire plus), l'Enfant trouve en effet dans sa famille une philosophie sociale, mais qui se ressent trop de l'anarchie ambiante. La lutte des classes sévit partout, de sorte que l'Enfant, à quelque catégorie sociale qu'il appartienne, en hérite les préjugés dès son entrée dans la vie : ce n'est pas fait pour le rendre social... ni même sociable. Il a très tôt des griefs plus ou moins fondés en justice contre ceux qu'il ne connaît que pour avoir entendu rejeter sur eux seuls l'entière responsabilité du désordre social. Ne croit-on pas que la tâche la plus urgente soit pour l'éducateur, mieux informé, plus équitable, de lui rendre plus intéressants, en les lui faisant mieux connaître, ceux de ses frères en humanité et en rédemption pour lesquels il n'éprouve à priori qu'une sympathie fort médiocre ? D'où un premier travail d'information, d'enquête, par des récits, des histoires ou des morceaux d'histoire (grande ou petite) choisis tout exprès pour élargir l'information et poser des questions. — L'enseignement de la morale sociale, c'est-à-dire de la doctrine catholique ordonnatrice des relations sociales par les règles de la justice et le commandement de charité, viendra ensuite, et sera bien mieux accepté, bien mieux compris, quand il sera comme appelé par les questions ainsi posées. — Enfin, car ici plus peut-être qu'en tout autre domaine, « malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne point à aimer, » des exemples entraînants, choisis de préférence, cette fois, dans les milieux sociaux les plus proches de celui du sujet, viendront parfaire l'œuvre.

Est-il besoin d'ajouter que c'est là un ordre idéal, et qu'on n'entend pas du tout, en le proposant, contester que les circonstances puissent parfois conduire à le modifier, pour le plus grand bien des enfants ?

* *

Une bibliographie est le complément obligé d'une telle étude. Elle sera sommaire, comme l'étude elle-même, et nous nous excusons de citer seulement ce que nous connaissons, non tout ce qui le mériterait.

Les ouvrages à utiliser ici sont de trois sortes.

I. Ouvrages pouvant aider en général a la formation du sens social. — Nous tenons à signaler en premier lieu les excellentes publications de l'*Association du Mariage chrétien* (86, rue de Gergovie, Paris 14e). M. Viollet, dans *L'Education par la famille* (7 f. 50), a sur la lutte contre l'égoïsme chez les tout-petits et à l'âge ingrat, sur l'éducation de la générosité, sur l'entr'aide dans la famille, premier apprentissage des relations sociales, des pages excellentes. Dans *L'Education de la pureté et du sentiment* (10 f.), il donne en raccourci des notes suggestives sur les milieux divers où se meut l'activité des enfants, et sur l'éducation par le sacrifice, base de la formation du sens social.

Des mêmes éditions, les petits livres de M. O. Lemarié : *Formation de l'intelligence,... de la volonté,... de la conscience,* etc., forment une série complète, qui est un modèle du genre. *L'Ami* en a rendu compte assez récemment (16 avril, p. 271-3) pour qu'il soit superflu d'y revenir en détail. Disons seulement qu'un souci constant, chez l'auteur, de préciser de façon très concrète les devoirs tant individuels que sociaux de l'Enfant et de les harmoniser, fait de cette collection comme un petit bréviaire de l'éducateur chrétien.

Comment j'élève mon enfant, de Mme Fr. Gay, L. Cousin et Et. Besson (broché 33 f., Bloud et Gay) n'est pas qu'un traité de puériculture. L'éducation occupe le tiers de l'ouvrage et on ne peut que louer l'esprit franchement chrétien, donc social, dans lequel on l'a comprise. Il n'est pas téméraire d'affirmer que c'est une des raisons du succès d'un livre qui, en moins de quatre ans, a atteint son 27e mille.

L'Enfant et la Vie de M. l'abbé H. Brémond (12 f., Bloud et Gay) n'a rien d'un manuel, et un lecteur superficiel pourrait croire le livre étranger à toute préoccupation sociale. Qu'on relise, pourtant, telles pages, sur la méthode morale en éducation par exemple, et l'on entreverra quelle conception du devoir social aurait l'enfant si réellement « l'école n'avait pas de but plus essentiel que de préparer les jeunes gens à être à la hauteur de leur mission en ce monde. »

Etonnerons-nous en faisant ici mention de l'excellent petit livre de M. F. Laudet, *Politesse et savoir-vivre* (12 f., Bloud et Gay) ? Pourtant, Pascal a dit : « Le respect (nous dirions aujourd'hui la politesse) est : Incommodez-vous. » Nous croyons que si tous les collégiens se modelaient sur le Félix de M. L., la société s'en trouverait fort bien, parce qu'avec le nombre des gens bien élevés aurait crû aussi le nombre de ceux qui ont souci de se gêner pour qu'on le soit moins autour d'eux.

Il faut faire une place à part aux ouvrages qui ont expressément pour but de préparer aux carrières, et ainsi de remédier au désordre social, conséquence de tant d'improvisations malheureuses, cause de tant de déboires et parfois de vraies catastrophes. *Carrières* (18 f., Spes), dont le succès dans nos collèges est déjà très grand, ne rendra pas moins de services aux éducateurs, s'ils savent s'en servir, qu'aux éduqués. Quel parti un prêtre surtout peut tirer, afin d'amener un jeune homme à se dépasser sans cesse pour se réaliser pleinement, des exigences de la carrière à laquelle il se portera de lui-même, après qu'on lui en aura révélé l'utilité sociale ! On peut souhaiter qu'une édition ultérieure souligne plus nettement le rôle

social des diverses professions dont les voies d'accès sont déjà si bien indiquées.

Ni le *Petit Guide du travailleur social* de M. Viollet [1], ni *Carrières Sociales* (12 f., Spes), ne s'adressent directement aux enfants. Mais par l'étude consciencieuse qu'on trouve, dans le premier de ces livres, de la formation morale, des méthodes d'action, des causes exactes et profondes du mal social, par les monographies et scènes vécues qui rendent la lecture du second plus captivante que celle d'un roman, tous les deux peuvent, aux mains d'éducateurs avertis, rendre des services inappréciables.

Au Cercle d'Etudes [2] ne fera pas seulement connaître les méthodes de formation en honneur dans les vaillantes équipes sociales : il apportera sur toutes sortes de sujets une documentation précieuse qui permettra à bien d'autres qu'aux « équipiers » de révéler le monde à qui veut y vivre. — *Belleville*, de R. Garric (15 f., Grasset), sort de la même source : à combien de nos collégiens ce livre, lu par petites tranches et au besoin commenté, pourra donner une connaissance plus exacte des milieux populaires, et plus de sympathie pour ce qu'ils ont de vraiment attachant !

Pour les futurs ouvriers eux-mêmes, nous ne voulons signaler qu'un ouvrage : le petit chef-d'œuvre qu'est le *Manuel de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne* (7, rue St-Vincent, Paris 18e ; 12 f.). *L'Ami* en a déjà fait l'éloge (1930, p. 817). Nous n'hésitons aucunement à dire qu'il *s'impose* à qui travaille en milieu populaire.

Nous ne nous excusons pas de nous être si longuement étendus sur le côté éducatif du problème. On en conclura d'abord qu'en dehors de toute documentation spéciale, il existe dans nos bibliothèques de bons livres susceptibles d'être utilisés ici avec profit : il n'est que d'y prendre garde. Et puis, c'est d'enfants qu'il s'agit, et on se méprendrait étrangement si l'on s'imaginait qu'en parlant de formation sociale, c'est surtout au syndicalisme ou à la rationalisation qu'on pense. Sans le savoir, nos arrière-grand'mères faisaient d'excellente formation sociale en élevant leurs enfants d'après les règles du bon sens et dans l'esprit de l'Evangile. Si leurs petites-filles les avaient imitées, peut-être n'aurait-il jamais été nécessaire d'ouvrir une Chronique d'apostolat social dans l'*Ami du Clergé*.

II. — Les ouvrages exposant la doctrine sociale et destinés aux enfants ne sont pas encore nombreux. Du moins en existe-t-il deux très bons : les *Entretiens familiers de Morale sociale* de M. Bellenoue (7 f. 50, Spes) et *A la découverte du monde social* de M. Rigaux (6 f., Spes). Le premier plaira mieux à qui préfère une présentation plus didactique ; le second, grâce à sa forme vivante, directe, pourrait être déjà mis entre les mains d'adolescents heureusement doués. Pourtant, l'un et l'autre s'adressent surtout aux éducateurs, dont le travail d'exposition et d'adaptation sera, grâce à eux, grandement facilité.

III. — Les sources de traits historiques ou anecdotiques échappent, à vrai dire, à tout recensement. Un esprit ouvert en découvre partout, aussi bien dans les faits divers de son journal [1] que dans les ouvrages qu'il dépouille. Et souvent, ils peuvent servir à deux fins : des traits empruntés à la biographie d'un *Léon Harmel* élargiront l'esprit du jeune ouvrier, comme ils seront un stimulant pour le futur chef d'entreprise ; et inversement des biographies ouvrières aussi attachantes que celles de *Madeleine Garsignol* et de *Maria Bardot* (par Marg. Perroy ; chez Spes, 7 f. et 6 f.), ou encore ces monographies de l'*Apostolat de la Prière* que nous avons eu déjà l'occasion de signaler [2].

Parmi les recueils d'anecdotes, nommons au moins les deux *Rue du Chien qui pêche* de Mlle G. Duhamelet (12 f. chaque vol., Bloud et Gay), deux petits livres très lourds d'une expérience très riche, très pittoresque, très douloureuse aussi, que n'oubliera pas, auxquels reviendra fréquemment quiconque les aura lus, peut-être, au demeurant, les deux meilleurs spécimens que nous ayons en France de la psychanalyse en si grande faveur aujourd'hui.

Nous savons combien est incomplète cette étude. Puisse-t-elle, malgré ses lacunes, aider nos confrères à réaliser pour les classes sociales cette union à laquelle le maréchal Lyautey conviait hier les races humaines, « qu'il ne convient vraiment pas de hiérarchiser en supérieures et inférieures, mais de regarder comme différentes, en leur apprenant à s'adapter à ce qui les différencie. » Cela sonne chrétien et n'étonne pas quand on sait ce qu'est aujourd'hui redevenu celui qui, au début de sa carrière, écrivit si bien du *Rôle social de l'officier*.

Comptes rendus Bibliographiques

Mgr Gonon, évêque de Moulins. Cris du cœur au Sacré-Cœur. — (3e édit.). In-16 de XII-124 p., 8 f. — Paris, Lethielleux.

Ces pages, écrites il y a une vingtaine d'années, reçurent, avant même leur première édition, la haute approbation du cardinal Mercier et celle de son il-

[1] Confédération générale des familles, 92, rue du Moulin-Vert, Paris 14e ; 7 fr.

[2] Lethielleux ; sans indication de prix.

[1] Mention spéciale doit être faite ici des journaux jocistes : *Jeunesse ouvrière* (7, rue St-Vincent ; 6 f.). *Mon avenir* (ibid.), *Jeunesse ouvrière féminine* (112 bis, rue de Vaugirard, 5 f.). Le n° de mai de la *Jeunesse ouvrière féminine* campe devant ses jeunes lectrices une grande Paulette de dix-sept ans qui, à la leçon de couture, tandis que ses compagnes chiffonnent autour de « robes et chapeaux, » a le courage (ne rions pas, il en faut) d'aborder ainsi la maîtresse : « Mademoiselle, voudriez-vous me montrer à mettre un fond de culotte ? » Les frères de Paulette et le mari que nous lui souhaitons ne contesteront pas que ce soit de la meilleure formation sociale.

[2] *Ami* du 18 déc. 1930, p. 823.

lustre ami Dom Columba Marmion. Sous le titre « Trilogie au Sacré-Cœur », trois des méditations (sur les cinq que renferme le volume) avaient été publiées en 1909. Une 2e édition parut en 1917 et fut traduite en plusieurs langues. Cette 3e édition a été soigneusement revue par l'éminent auteur.

Le chrétien et même le religieux contemplatif ne peut pas passer toute sa vie en oraison proprement dite : d'autres devoirs sollicitent son activité. Mais il peut et il doit vivre sans cesse en présence de Dieu, uni à lui par des actes fréquents de foi, d'espérance et surtout de charité. C'est par les oraisons jaculatoires souvent répétées qu'il entretient dans son âme, toujours aussi actuel que possible, l'exercice de l'amour divin.

Pour encourager à cette pratique, Mgr Gonon s'attache, dans une série de réflexions et de méditations, qui mériteraient plutôt le nom d'élévations, à faire comprendre à l'âme tout le sens, à lui faire goûter toute la saveur de cinq des invocations les plus courtes et les plus usuelles au Sacré-Cœur, choisies parmi celles qui ont reçu l'approbation de l'Eglise et qu'elle a enrichies d'indulgences. Les voici : *Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ; — Jésus, doux et humble de Cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre ; — Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ; — Cœur sacré de Jésus, je crois à votre amour pour moi ; — Cœur sacré de Jésus, que votre règne arrive !*

Ces pages peuvent servir de lecture spirituelle, ou mieux de sujet d'oraison, pendant le mois de juin par exemple. Elles instruisent, elles excitent à la piété. Nul doute qu'une âme qui s'en sera assimilé la substance ne bénéficie de deux résultats précieux : un accroissement de sa dévotion au Sacré-Cœur, et une plus grande ferveur dans la pratique salutaire des oraisons jaculatoires.

A. Vermeersch, S. J. **Pratique et Doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur.** — 7e édit. 2 vol. in-32. Tome I : *La pratique* (xvi-806 p.) ; Tome II : *Partie doctrinale* (283 p.). — Ensemble : 30 f. ; reliés, 45 f. — Paris et Tournai, Casterman.

Sur le contenu de cet ouvrage classique, sur les qualités qui motivent son légitime succès, voir *Ami* 1925, p. 349. Tenant compte des deux desiderata que nous exprimions alors, les éditeurs nous ont rendu le format in-32 au lieu de l'in-12 moins maniable, et l'auteur a groupé dans un seul volume tout ce qui intéresse la pratique, dans un autre tout ce qui intéresse la doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur. Désormais le manuel de méditations et de piété sera le tome i, le plus important, et le manuel pour l'étude théologique sera le tome ii.

En révisant cet ouvrage pour la 7e édition, le P. V. l'a adapté aux enseignements contenus dans l'Encyclique *Miserentissimus* de Pie XI. De ce document il a tiré une méditation nouvelle sur l'office de *Réparateur*. L'institution de la fête du Christ-Roi l'a amené à définir plus nettement le sens de la fête du Sacré-Cœur. La partie doctrinale elle aussi a été revue avec la même préoccupation. La partie documentaire s'est enrichie de quelques pièces, et la collection des prières indulgenciées a été mise à jour.

Sous cette forme rajeunie, le manuel du P. V. continuera à faire rayonner, parmi les fidèles et surtout parmi les prêtres, la dévotion au Sacré-Cœur.

J.-B. Dumas. **Theologia moralis thomistica.** — Volumen I, in-8 carré de xviii-280 p., 25 f. — Paris, Lethielleux.

Une théologie morale thomiste ! Le titre seul fait déjà pressentir l'originalité de l'ouvrage. C'est en effet une entreprise pas banale que vient de tenter M. l'abbé Dumas en construisant une théologie morale d'après la *Somme* de S. Thomas. C'est une restauration thomiste en morale. Non pas que S. Thomas soit ignoré des moralistes, mais revenir à sa méthode, à son ordonnance des questions, et pas seulement à ses arguments, c'est bien, de nos jours, une nouveauté. Aussi ce premier volume trouvera-t-il la faveur des professeurs et des élèves fervents de S. Thomas. Il contribuera certainement à faire aimer davantage le grand Docteur si chaleureusement recommandé par Léon XIII, et donné comme patron aux étudiants catholiques par Pie XI. Et il plaira aux élèves de nos séminaires, car si la *Somme* est parfois longue à parcourir, ils trouveront dans ce manuel le résumé qu'ils ont si souvent souhaité. Il plaira plus encore à ceux qui se donneront la peine de l'étudier, car ils ne tarderont pas à remarquer la solidité de la doctrine, la logique rigoureuse des arguments, la force des preuves, et à reconnaître la dialectique et jusqu'aux expressions de la *Somme*. Ils s'écrieront : « C'est du saint Thomas tout pur ! » Et c'est vrai. M. l'abbé Dumas a fouillé les œuvres de S. Thomas pour en extraire la moelle. Il nous la livre dans son volume, dans la forme exacte où lui-même l'a exposée à ses élèves du Grand Séminaire de Poyanne, au diocèse d'Aire et de Dax.

Ce premier volume contient la 1re partie de la Morale Générale, c'est-à-dire les traités de la Fin dernière de la vie humaine, des Actes humains et de la Conscience. Ce dernier traité, rattaché au précédent dont il fait partie intégrante, retrouve la place logique que S. Thomas lui avait donnée : la conscience est une phase de l'acte humain.

La doctrine est proposée sous forme de thèses formulées en termes concis et précis. Chacune d'entre elles débute par une *prænota* excellente qui établit la liaison avec l'enseignement général et fait la mise au point de la question. La preuve, qui vient ensuite, toujours vigoureusement conduite, se déroule en une série de syllogismes laconiques, à l'allure un peu rude parfois, mais pleins de force. Sans doute, un peu plus de souplesse dans la phrase aurait fait disparaître la rudesse apparente du langage scolastique, mais ce n'est là que bagatelle. Sous l'écorce rugueuse, l'esprit chercheur jouit de trouver la raison formelle, l'argument de fond qui contraint l'adversaire à lâcher prise et fait triompher la vérité. Il en est ainsi tout le long de l'ouvrage, mais particulièrement à la thèse VII qui apporte la plus solide réfutation aux systèmes de morales indépendantes.

D'aucuns trouveront peut-être qu'un exposé plus détaillé des erreurs eût plus complètement renseigné le lecteur, que des preuves tirées de considérations plus éloignées eussent fourni au futur prédicateur des arguments *ad hominem ;* mais ne vaut-il pas mieux d'un coup décisif abattre son adversaire, en frappant droit au cœur même du mal ? Et ce n'est point là le moindre mérite de l'auteur, de faire bonne justice de l'erreur, à la manière et, qui mieux est, avec les arguments mêmes de S. Thomas.

On ne sera pas non plus sans louer, au chapitre de la Conscience, la clarté des définitions, et la sagacité judicieuse avec laquelle l'auteur se range parmi les disciples de S. Alphonse de Liguori. Enfin, des notes en appendice à la fin de l'ouvrage sont de nature à porter secours au lecteur plus avide.

Ce premier volume ne fait que nous mettre l'eau à la bouche. Qu'il soit vite suivi des cinq autres que M. Dumas nous laisse espérer. Une Théologie morale thomiste, de principes solides, ne saurait manquer d'avoir la large diffusion que nous lui souhaitons dès ce début.

Abbé Jean LAGARDÈRE. **Semailles dernières.** *Extraits de sa correspondance,* réunis par P. BEAUFORT. — In-12 de 164 p. — Avignon, Aubanel fils aîné.

Le titre dit l'espoir des fruits d'apostolat posthume que l'on peut attendre de ces extraits de Lettres de direction. *L'Ami du Clergé* analysa en 1926 (p. 285) la vie de l'abbé Lagardère. « L'Ame héroïque d'un prêtre » se retrouve en ce recueil dans le sacrifice en action qu'il demande constamment. « Il reflète la physionomie morale de l'apôtre comme la nappe d'eau claire un visage », avec sa fougue méridionale, son activité réalisatrice, son éloquence enflammée, sa doctrine sûre, sa mystique élevée qui s'élève et emporte jusqu'aux plus hautes cimes.

Il n'a plus rien du professeur de mathématiques qu'il fut à Saint-Caprais d'Agen au début de sa carrière, guère plus du secrétaire particulier qu'il fut ensuite. C'est le supérieur des Cisterciennes de N.-D. de Consolation, c'est l'Aumônier du Carmel qui l'emporte, nourri de la forte doctrine de sainte Thérèse, et que l'on sent grandi lui-même par les âmes d'élite qu'il eut à diriger. C'est aussi l'aumônier militaire qui, témoin quotidien de tant d'héroïsmes, mûri par l'expérience et la souffrance, s'est familiarisé avec la doctrine féconde et la pratique constante du sacrifice dont il fait la base et le terme de toute sa direction.

Il a trouvé des âmes pour le comprendre, aussi bien dans le monde que dans le cloître. Les extraits qu'on nous donne en font foi et leur groupement le souligne.

Le premier groupe : *Vers la paix,* prend une âme dans le monde, âme affinée, délicate, tentée, bientôt pacifiée, fortifiée, soumise dans l'équilibre retrouvé et le calme reconquis.

Dans *La voie parfaite* il mène plus près du ciel les âmes libérées des attaches humaines ; d'autres restées sur terre peuvent à leur suite s'élever aux sommets.

Une troisième série pousse *A l'action* les femmes d'œuvres avec le sens réaliste d'un directeur très averti des besoins de notre époque. Le fondateur de *La Femme* et de la *Jeune Fille contemporaine* s'y retrouve.

Enfin, comme *Graines au vent* s'envoleront des idées détachées, des pensées cueillies ici et là, semences de foi et de charité, germes de pureté et de force pour des sensibilités trop vives qu'il faut élever « toujours plus haut ».

Est-il étonnant qu'il ait attiré, qu'il ait entraîné d'âmes diverses ? Il prêche d'exemple ; il n'hésite pas à se mettre en scène ; il a pâti pour compatir ; il sait que, pour conquérir, il faut se livrer : « Ah ! mon enfant, quel chemin rocailleux que la vie ! J'y grimpe où je peux... Hier, j'ai rebroussé chemin devant un tir de barrage. Un saint eût passé outre ; moi, j'ai attendu ; je me le reproche et je vais réparer. » Il compte davantage sur la prière de son Carmel.

Il aime les âmes « à la folie ». Il l'a dit : « Je les ai aimées purement, pour elles, pour le Christ, non pour moi. » Il les veut grandes et pures. Il leur veut des convictions profondes pour avoir des volontés fortes, fortes jusqu'à l'héroïsme. Aussi son dévouement pour elles n'a-t-il point de bornes ; il se donne tout à toutes pour les donner toutes à Dieu.

Dans l'épreuve ou le sacrifice, il les veut joyeuses. Il les veut le sourire aux lèvres et la paix dans l'âme. Il était musicien : il avait une voix superbe : il veut qu'on chante, qu'on chante toujours, comme lui : « Je chante tout, balles, obus, froid, pluie, neige, grêle... Autour de moi des hommes souffrent un vrai martyre avec trente ans de moins, mais ils sont travaillés de froussite aiguë ; ils ne chantent pas ! »

Que de mots charmants, que de comparaisons heureuses il emprunte à sa chère musique : « Dieu c'est l'accord parfait ; n'y mettez pas de note discordante... Vous avez des ennuis : sifflez-les en mineur, comme le merle. Dieu se moque bien de tout cela ! »

Il prêcha gaiement ainsi le mépris de la souffrance, l'amour du sacrifice, l'élan joyeux vers les sommets ; il vécut l'héroïsme surnaturel qu'il demandait aux autres pour en mourir, quand le sacrifice, multiplié presque à l'infini sur les champs de bataille, eut achevé son rôle rédempteur. Un obus terrassa l'abbé Lagardère à Nanteuil-sur-Aisne, le 4 novembre 1918, aux veilles de l'armistice.

Vraiment, ses *Semailles dernières* peuvent ensemencer beaucoup d'âmes et y faire germer de splendides moissons. Il les arrosa de son sang : *Sanguis martyrum, semen Sanctorum.*

Mgr Sagot du Vauroux, évêque d'Agen, son pays d'origine, a daigné préfacer ce recueil. Cela le recommande plus que tout ce que nous avons dit.

Dr Henri MIGNON. **Education psychologique de l'Enfance.** Préface de Paul Bourget, de l'Académie Française. — In-12 de xv-205 p., 15 f. — Paris, Lethielleux.

« Le grand service que pourra rendre ce livre, écrit M. Paul Bourget, c'est aux maîtres qu'il le rendra, en les invitant, laïques ou non, à considérer dans ceux dont ils ont la charge, des personnalités qu'il ne suffit pas d'exercer physiquement, intellectuellement, même religieusement ; ou mieux, on ne peut les exercer avec la certitude d'un heureux résultat, qu'en pénétrant bien leur caractère et en les étudiant d'abord psychologiquement. »

D'où le titre : « éducation psychologique ». L'auteur étudie en médecin, sans apriorisme, avec les seules ressources de son observation personnelle, la psychologie de l'enfant et les diverses réactions qu'elle présente sous l'influence des éléments dont se compose l'éducation, même l'éducation religieuse.

L'éducation psychologique incombe tout d'abord aux parents, et subsidiairement, dans la mesure où ceux-ci remplacent les parents ou les aident, aux maîtres. L'auteur montre, avec faits à l'appui, que le rôle de cette éducation débute aux premiers instants de la vie : toute une partie de la puériculture de la première enfance est déjà d'ordre psychologique. Puis, au fur et à mesure que l'esprit s'éveille et se développe, il devient nécessaire de suivre attentivement cette évolution, afin de la diriger dans le sens indiqué par la nature même du sujet. C'est là, pour l'éducateur, la tâche la plus délicate ; c'est là que le plus souvent il aura besoin de la collaboration du médecin familial, du spécialiste même parfois, puis de celle du maître, et enfin de celle de l'éducateur religieux.

La collaboration du maître est l'une des plus délicates qui se puissent concevoir. A l'école, tout autant et plus peut-être qu'au sein de la famille, une connaissance approfondie de la psychologie de l'enfant est nécessaire pour mener à bien l'œuvre complexe de l'instruction et de l'éducation. L'auteur insiste surtout sur le rôle que les maîtres peuvent être appelés à jouer comme collaborateurs des parents pour continuer et renforcer l'action psychopédagogique de ces derniers. Quelque délicate que soit cette tâche, elle n'est pas irréalisable, pour peu que l'on s'en donne véritablement la peine.

En résumé, étude de l'éducation psychologique au foyer familial, aperçus rapides sur la façon dont pourrait intervenir l'Ecole, soit pour instruire les parents de leur tâche, soit pour leur apporter sa collaboration, tel est l'objet de la première partie de l'étude du Dr Mignon.

Cette première partie est intitulée : « Le milieu laïque », par opposition à la seconde partie, réservée à l'étude critique de « l'Education religieuse », laquelle intéresse davantage les lecteurs de l'*Ami.* Nous

en recommandons la lecture tout spécialement aux prêtres du ministère, aux confesseurs, aux prédicateurs de missions ou de retraites. Sans doute, on y pourrait relever quelques menus détails discutables ; mais l'ensemble est solide et se recommande par une psychologie avertie de l'enfance et de la jeunesse, tout autant que par un souci des vrais intérêts religieux des jeunes âmes.

Le Dr Mignon le déclare tout net : La formation psychologique que la jeunesse reçoit dans les milieux religieux (et il parle expressément des milieux catholiques) se trouve trop souvent encore en défaut, surtout vis-à-vis des futurs psychasthéniques. Il convient donc d'étudier l'éducation religieuse avec ses bienfaits, ses lacunes, ses erreurs et ses fautes. « Je montre, écrit l'auteur, que si la religion, dans son principe, doit être tenue pour innocente des méfaits dont je suis amené à parler, la façon dont on l'enseigne est parfois sujette à caution. J'essaie de montrer comment l'enseignement des dogmes doit tenir compte de la qualité des esprits appelés à le recevoir, et qu'on doit pouvoir et savoir allier une bonne orthodoxie avec une saine psychologie » (p. 14).

Au cours de cette seconde partie, l'auteur cite quelques exemples qui appuient son assertion générale. Il montre combien, devant certains auditeurs plus délicats et plus sensibles, les prédicateurs ou confesseurs doivent se montrer prudents dans la façon d'exposer certains sujets particulièrement impressionnants : laideur du péché, confessions et communions sacrilèges, peines de l'enfer, péchés d'impureté, etc. Il ne faut pas dépasser le but à atteindre, et provoquer des troubles nerveux et psychiques. Répétons avec le Dr Mignon qu'il ne s'agit point ici de voiler le dogme et de taire les vérités nécessaires, mais uniquement d'en régler, pour une catégorie déterminée d'enfants, la présentation. Et l'on ne peut, semble-t-il, qu'approuver les sages recommandations du médecin qui, pour les justifier, s'appuie sur des faits dûment constatés, faits dommageables autant à la santé physique du corps qu'à la vie spirituelle de l'âme.

Je m'en voudrais de ne pas citer ici toute une page, concernant cette catégorie d'enfants plus délicats de sensibilité, et avec lesquels il faut user de ménagements :

« Il y a les bons, les rares, les meilleurs, et c'est ceux-là surtout dont nous devons nous occuper, car ce sont les plus fragiles, les plus susceptibles de souffrir des erreurs de pédagogie, et ceux auxquels le prêtre doit prêter le plus d'attention.

« L'enfance n'est pas spontanément mystique, sachons-le bien. Mais il y a des enfants à imagination excessive, à sentimentalité ardente ; le mystère les attire ; le ciel, les anges les enchantent ; l'enfer et les démons les terrorisent ; la vertu les séduit ; le péché les effraie. Méfions-nous ; le fruit défendu les attire uniquement parce qu'il est défendu ; le péché originel, la désobéissance est là, qui les guette et leur donne le vertige.

« Ce sont des enfants qui aiment aimer et être aimés. Ils sont généralement choyés, gâtés, parce qu'ils sont sages, souples, doux, timides, craintifs, inquiets, peureux, émotifs. Au catéchisme, ils sont les plus appréciés ; on leur parle d'aimer le Bon Dieu, d'aimer la Vierge Marie, d'aimer les saints. Aimer ! aimer !... Toute la doctrine merveilleuse de Jésus est dans ce mot de charité : aimer !

« Le prêtre doit se méfier de ces petits anges. C'est parmi eux qu'il risque à chaque mot de semer le germe des pires catastrophes, s'il oublie d'être prudent et fin psychologue. Qu'il se méfie devant eux de brandir le spectre de l'enfer aux flammes éternelles, de décrire les ruses du malin, l'horreur d'un Satan aux pieds fourchus, au front cornu, à la langue de feu. Il risque de peupler d'affreux cauchemars les rêves de ces chers petits anges qu'il préfère silencieusement aux autres.

« Qu'il prenne garde aux péchés. Qu'il n'en fasse surtout pas un tableau trop terrifiant, avec la menace incessante de l'enfer comme châtiment de ces peccadilles d'enfant. Sans cette prudence, il court le danger d'éveiller la névrose, l'hystérie, la psychasthénie chez tous ceux qui y sont plus particulièrement disposés » (p. 163-64).

Vis-à-vis de ces enfants délicats et imaginatifs, la question des péchés d'impureté devra être abordée avec un tact et un doigté tout particuliers, et même remise à plus tard. Il faut, avant tout, éviter de surexciter leur imagination. La confession générale préparatoire à la première communion est souvent aussi l'occasion de crise pathologique : un prêtre, fin psychologue, devra éviter ces crises.

Qu'il nous soit permis, en passant, de communiquer à nos confrères un souvenir de notre déjà lointain vicariat. Précisément pour ménager les âmes délicates et facilement accessibles aux troubles psychologiques, mon vénérable curé, remarquablement intelligent et pratique, demandait aux enfants de faire leur confession générale *avant la retraite*. De cette façon, la retraite se passait dans le calme d'une conscience déjà en paix. La prédication de l'enfer, certes, était faite, mais toujours intercalée dans un sermon plus complet sur les motifs de contrition, dont les deux premiers points portaient sur la bonté de Dieu et l'amour de Jésus-Christ. Aujourd'hui encore, après plus de trente années de ministère, ce système, tout bien pesé, me paraît encore le meilleur et le plus apte à éviter les erreurs que signale si opportunément le Dr Mignon.

Faut-il encore insister sur un point spécial, où souvent plus d'un prêtre arrive inconsciemment à fausser la conscience des enfants ? C'est sur la gravité de la communion sacrilège. Evidemment une mauvaise communion est une faute très grave. Mais encore faut-il bien en préciser les conditions. Et de plus, tout en inspirant aux enfants une vive horreur de la communion sacrilège, il faut toujours leur rappeler qu'à cette faute, comme à toute autre, Dieu est prêt à accorder le pardon. Et enfin, il faut bien se garder de la représenter comme la faute la plus grave qu'on puisse commettre : sacrilège, elle est un péché contre la vertu de religion ; donc, bien moins grave à proportion que les péchés contre les vertus théologales.

Ces réflexions nous amènent tout naturellement à penser, avec notre auteur, qu'il conviendrait de restituer aux péchés d'impureté (péchés contre la tempérance, la dernière des vertus morales) leur véritable et théologique degré, — moindre, quoique encore grave en soi, — de culpabilité.

Toutes ces considérations appartiennent à l'éducation psychologique, mais encore à la vérité théologique. Aussi ne saurait-on trop approuver le médecin croyant qui a élevé la voix pour rappeler, au nom de la psychologie, qui est son domaine, les limites que la prudence impose aux éducateurs même religieux.

L'excellent livre du Dr Mignon est revêtu de l'*Imprimatur* de l'archevêché de Paris : c'est dire dans quels sentiments de respectueuse déférence pour l'autorité ecclésiastique et pour la vérité religieuse il a été conçu et rédigé.

Abbé Jean VIOLLET. *Aux parents et aux éducateurs :* **Education de la Pureté et du Sentiment.** — In-12 de x-220 p. — Association du Mariage Chrétien, 86, rue de Gergovie, Paris 14e.

Il s'agit ici de la grave question de l'éducation sexuelle. En face des « destructeurs de toute morale », M. l'abbé Viollet entend se ranger parmi les défenseurs de la morale traditionnelle. Son livre est judicieux, rempli d'observations justes, de conseils excellents. L'auteur est de ceux qui pensent que la dignité

et la vocation supérieure de l'homme exigent la domination des instincts. Il ne nie pas la nécessité d'une éducation sexuelle et d'une hygiène des sens ; mais il estime que cette éducation doit reposer avant tout sur une conception morale de la vie, et que la science ne doit intervenir qu'à titre d'auxiliaire de la morale, parce qu'elle n'est pas morale par elle-même et peut aussi bien se faire l'auxiliaire du vice que de la vertu. L'éducation de la pureté et du sentiment doit se faire normalement dans l'intimité du cœur à cœur entre parents et jeunes adolescents. Elle est progressive et individuelle, parce qu'elle s'adapte au tempérament de chacun et aux diverses circonstances de la vie.

Encore convient-il de distinguer entre « initiation sexuelle » et « éducation du sentiment ». L'initiation, étant comme la révélation d'un mystère sacré, présuppose l'intimité morale et spirituelle entre l'initiateur et l'initié ; elle est une confidence de parents à enfant et ne doit jamais être collective. L'éducation du sentiment, par contre, a un caractère plus social et plus général ; c'est pourquoi elle peut être collective. Il est utile, il est même nécessaire, que l'on apprenne aux jeunes gens et aux jeunes filles, qu'on ne saurait empêcher de se rencontrer fréquemment dans la vie, à se respecter mutuellement et à résister aux tentations qui les pourraient engager dans des situations sentimentales dangereuses ou sans issue.

L'auteur n'a en vue que d'aider les parents dans leur tâche délicate, qui consiste à préparer des générations pures et des foyers chrétiens. On pourra regretter que cet ouvrage ait paru avant la publication récente du St-Office relativement à l'initiation sexuelle ; mais dans une prochaine édition, M. l'abbé Viollet pourra se référer avantageusement à cette décision, qui consacre officiellement son point de vue et sa méthode.

Splendeur et Fécondité de l'ordre, par le P. Marie-André Dieux, de l'Oratoire. — In-12 de 196 p., 12 f. — Paris, Bloud et Gay.

Presque tous les sermons contenus dans ce volume ont été radiodiffusés en 1929-1930 ; les sans-filistes qui les ont alors goûtés pourront relire et conserver un texte trop rapide qui les avait charmés.

Le recueil se divise en deux parties de huit sermons chacun. Aux sermons de la seconde partie est annexé le discours prononcé à Vézelay, le 22 juillet 1929 : *Notre Chef, S. S. Pie XI*.

La première partie a pour sous-titre : *L'ordre divin dans l'homme d'après Pascal*. C'est une explication de la doctrine pascalienne des trois ordres ; on y trouve de nombreuses références au *Pascal mis au service de ceux qui cherchent* (du même auteur ; in-12 de 285 p., 15 f., chez Bloud et Gay). La deuxième partie est intitulée : *Quelques beaux résultats de l'ordre*. Ces résultats sont : la pénitence, source d'ordre et de vie ; le travail producteur ; la maternité féconde ; les saintes familles ; le sacerdoce sanctificateur ; les saints, bienfaiteurs publics ; la joie parfaite ; la beauté des cathédrales.

Il ne faut pas lire rapidement les sermons du P. Dieux ; ni le sujet, ni la façon dont il est traité ne supportent une lecture superficielle. Les idées qu'on remue ici sont de celles qui prennent l'homme par ce qu'il a de plus intime, le forcent à réfléchir et, s'il est loyal envers lui-même et envers Dieu, à se replacer dans l'ordre.

Nous permettra-t-on cependant une remarque ? L'ordre ; c'est bien ! Mais de quel ordre s'agit-il ici ? Naturel ou surnaturel ? Des deux sans doute, puisqu'en fait, dans le chrétien, ils sont inséparables. Et pourtant, il serait bon parfois de mettre l'accent d'une manière plus nette sur certains points spécifiques de l'ordre surnaturel. Lisez par exemple, p. 150-151, les très belles explications de ce qu'est la sainteté : vous n'y trouverez nulle part explicitement affirmée l'essence surnaturelle de la sainteté, *la vie de la grâce sanctifiante*. La sainteté, c'est se conformer à la volonté divine ; oui, certes, mais puisqu'on explique avec tant de soin les manifestations diverses de cette volonté par rapport aux divers états de l'homme, ne pouvait-on pas d'un mot affirmer l'essence de la sainteté : la vie de la grâce ? Nous n'avons pas trouvé ce mot. Et tout le livre, — fort beau d'ailleurs, nous nous plaisons à le répéter, — est conçu sur ce plan un peu confus.

L'Ame féminine. *Essai psychologique*, par Paul Thouvignon. — In-8 de 242 p., 15 f. — Paris, Lethielleux.

Sous le pseudonyme de Paul Thouvignon, un écrivain dont la fine observation se double d'une longue expérience, fait une analyse psychologique fort réussie de l'âme féminine. Son livre est une sorte de réponse à la *Femme dans la Société contemporaine* de Gina Lombroso ; il est un complément et un correctif à la *Psychologie des Femmes* de George Heymans.

Correspondances intimes, confidences, écrits pédagogiques, manifestations de toutes sortes de l'âme féminine, l'auteur a tout entendu, tout lu, tout examiné avant de tout classer et d'aboutir à la belle synthèse qu'il nous offre aujourd'hui : « On présente ici, écrit-il dans la préface, une étude d'ensemble, avec des aperçus sur certains problèmes d'ordre général qu'elle soulève. Souple comme la vie, ondoyant et divers comme l'instinct, sinueux et à cours souterrain comme l'inconscient, fécond en métamorphoses en vue du bonheur, le monde féminin déroutera toujours le psychologue, qui se complairait dans les classifications nettes et les lois simples et universelles. »

Après une courte introduction générale et quelques indications sur la méthode qu'il a suivie, l'auteur expose en quoi consiste l'affectivité féminine (c. 3), et ce que sont principalement les facultés et les opérations psychologiques de la femme (c. 4). Il entre ensuite dans le vif de son sujet et l'expose sous trois aspects : la vie féminine (la femme et la vie, c. 5) ; amitié et amour ; qualités et défauts (la femme et l'amour, c. 6-7) ; la femme et l'évolution ; le féminisme et la civilisation (la femme et la civilisation, c. 8-9).

Pas de pessimisme ni d'optimisme exagérés en ces pages où se révèle un observateur froid, exact et impartial, qui fait preuve d'une saine hardiesse et fouille le problème sous toutes ses faces. Les directeurs de conscience liront avec profit ce livre, qui, d'ailleurs, porte l'*Imprimatur* de l'archevêché de Paris.

« Questions disputées » (Collection dirigée par Charles Journet et Jacques Maritain). — **I. Religion et Culture**, par Jacques Maritain. In-12 de 112 p., 7 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Un mot d'introduction est nécessaire pour présenter cette nouvelle Collection, intitulée, à la façon des anciens scolastiques, « Questions disputées ». Un grand nombre de problèmes nouveaux (ou simplement renouvelés) se posent aujourd'hui qui ne pourront donner lieu que plus tard à une systématisation scientifique complète. En attendant, il est utile de les examiner, soit pour mettre en lumière les principes fondamentaux auxquels ils se rattachent, soit pour en proposer déjà quelques solutions, tout au moins provisoires. Ainsi, c'est une sorte de mise au point problématique qu'abordera la Collection des « Questions disputées ». Elle sera donc une Collection de *recherches* plutôt que d'enseignement : « Les études philosophiques et

théologiques qu'elle a dessein de publier sur les questions les plus variées se situent dans l'ordre de l'investigation, non dans celui de la systématisation scientifique ; et par suite, si certains que puissent être les principes dont elles font état, elles ne se donnent que comme proposant des solutions à une vérification plus complète, ou comme essayant, de vérités en elles-mêmes très assurées, une présentation rapide et sans apprêt. C'est à cette condition seulement que les auteurs de ces études entendent communiquer des travaux qui représentent l'état actuel de leurs recherches, sans l'appareil scientifique qui en constituerait la justification achevée. »

A en juger par le premier volume, *Religion et Culture*, on ne trouvera pas ici de la vulgarisation, au sens ordinaire du mot. Les lecteurs devront être déjà suffisamment spécialisés pour s'élever à la hauteur des problèmes et des solutions qu'on leur propose.

L'étude de M. Maritain essaie de préciser les relations de la culture ou de la civilisation avec la religion en général et très particulièrement avec la religion catholique. Les principes qui dominent la solution de ce problème sont complexes et demandent à être formulés avec les nuances nécessaires. D'une part, en effet, la religion, la vraie religion est surnaturelle et donc parfaitement transcendante à la culture humaine et naturelle : « Elle n'est pas de l'homme ni du monde ni d'une civilisation ni d'une culture, ni de la civilisation ni de la culture, elle est de Dieu » (p. 25). Mais, simultanément, elle est et doit demeurer la suprême animatrice et bienfaitrice des civilisations et des cultures.

En situant de la sorte les données du problème théorique, M. Maritain en montre les conclusions d'ordre pratique. L'affirmation de l'immanence nécessaire et de la nécessaire transcendance du catholicisme à l'égard de l'œuvre de la civilisation marque bien la véritable signification et la portée actuelle du débat du temporel et du spirituel, et les conséquences de la primauté de celui-ci sur celui-là. C'est dans cet état d'esprit qu'il convient, semble-t-il, d'envisager les problèmes du monde présent et de travailler à instaurer une civilisation chrétienne dont il apparaît déjà que le type historique sera foncièrement nouveau par rapport à la Chrétienté d'autrefois.

Collection « Connaître ». — **L'Art primitif italien : La Peinture**, par Arnold Goffin, professeur à l'Institut supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de Bruxelles. — In-8 de 192 p., avec 24 illustrations en héliogravure, 10 f. français. — Paris et Bruges, Desclée, de Brouwer et Cie.

Voici un très beau livre d'histoire de la peinture italienne aux XIVe et XVe siècles. La modicité de son prix en facilitera la diffusion, et les maisons d'éducation seront heureuses de le choisir pour leurs distributions de prix.

Aux XIIIe et XIVe siècles, les primitifs italiens, initiateurs de l'art moderne, donnèrent d'abord une forme, puissante ou pathétique, à la sensibilité religieuse renouvelée par l'apostolat de S. François d'Assise. Ce sont, à Rome, Cavallini ; à Florence, Cimabue et Giotto ; à Sienne, Duccio, Simone di Martino et les Lorenzetti. Ces peintres dominent leur époque et exercent leur influence dans toute la Péninsule.

Avec le XVe siècle, les écoles se multiplient ; des maîtres surgissent de tous côtés, favorisés, protégés par les petits princes : Este, Gonzague, Montefeltre, Malatesta, Visconti ou Sforza, qui rivalisent de puissance et de luxe. Et ces maîtres, par leur œuvre originale et multipliée, accélèrent les progrès de la peinture. On sait leurs noms : les Ombriens, Gentile da Fabriano, Piero della Francesca, le Pérugin, le Pintoricchio ; le Véronais Pisanello ; le Padouan Mantegna ; les Florentins, Fra Angelico, Masaccio, Filippo Lippi, Gozzoli, Andrea del Castagno, Botticelli, Ghirlandaio... Chacun de ces maîtres ajoute à la tradition reçue son imagination ou sa fantaisie personnelle, enrichit le domaine de sa vision pittoresque, accroît les facultés de la peinture et lègue à ses disciples un héritage de beauté plus considérable, des exemples magnifiques qui seront pour eux un motif non d'imitation, mais d'émulation.

Aucun temps, en aucun pays, n'a offert le spectacle d'une efflorescence artistique aussi variée et aussi merveilleuse. Véritable renaissance artistique, dont il était utile de vulgariser l'histoire. Il faut grandement féliciter M. Arnold Goffin d'avoir fait, de ces deux siècles d'art, un tableau plein d'enthousiasme et de vie, où les grands peintres sont situés et étudiés dans l'évolution générale du pays et du temps.

« Ligue de l'Education familiale. » — **Conseils aux parents.** *Cours de Pédagogie familiale*, à l'usage des parents, des Sociétés d'éducation familiale, des Œuvres féminines, des Classes du quatrième degré féminin, et des Pensionnats de jeunes filles, par Jean-Pierre Philippe. — In-8 de 202 p., 12 f. — Paris, Lethielleux.

Le quatrième *Congrès International d'Education familiale*, auquel prirent part des délégués officiels de 42 nations, fut unanime à déplorer l'insuffisante préparation des parents à l'exercice de leur mission primordiale d'éducateurs. Il émit le vœu de voir inscrit au programme de la classe supérieure des écoles de filles des notions de puériculture et de pédagogie familiale.

C'est pour répondre à ce vœu que le présent ouvrage a été composé. L'auteur dirige depuis vingt ans la très vivante revue *L'Education Familiale*. Il est donc très qualifié pour exposer les méthodes et procédés pratiques d'éducation que tout éducateur familial devrait connaître et appliquer. Education religieuse, éducation morale, éducation intellectuelle, éducation physique, hygiène infantile : tels sont les cadres dans lesquels il présente aux parents ses conseils autorisés.

Une très fine psychologie, une grande élévation de pensée, une compréhension exacte de tous les éléments qui contribuent à l'éducation familiale : telles sont, à notre avis, les hautes qualités de ce manuel vraiment pratique.

Pierre Debongnie, C. SS. R. **Tous les oiseaux du Ciel.** *Saints et saintes gens d'autrefois et d'hier.* — In-16 de 320 p., 20 f. — Paris, Beauchesne ; Bruxelles, Editions de la Cité chrétienne, 28, rue du Marché-du-Parc.

Le titre, au premier abord fantaisiste, est choisi à dessein : « Le royaume de Dieu est un grain de sénevé qui, lorsqu'on le sème sur le sol, est la plus petite de toutes les graines ; mais une fois semé, il monte et devient plus grand que toutes les plantes..., de sorte que les oiseaux du ciel peuvent se loger sous son ombre » (Marc, IV, 31-32).

Les oiseaux du ciel dans le royaume de Dieu : ce sont tous les saints et saintes d'autrefois, d'hier, d'aujourd'hui. Dans ce volume, le P. Debongnie nous dessine une série de portraits de saints personnages. Il serait difficile de dire pourquoi son choix s'est fixé sur les uns et sur les autres : la galerie est curieuse, et disparate, autant que ce mot peut s'appliquer à des âmes qui toutes ont vécu dans l'ardente charité. Mais il y a des différences : « Jérôme gronde à Bethléem, à Lisieux Thérèse sourit ; sous le ciel d'Orient, Siméon prie et prêche du haut de sa colonne, Anne de Guigné, au château de la Cour, donne aux petites pauvresses ses poupées. *La grâce de Jésus*